



## Maurice Ravel

1875-1937

Ψ Ψ Ψ Les deux concertos. Fauré : Ballade (version pour piano seul). Yuja Wang (piano), Orchestre de la Tonhalle de Zurich, Lionel Bringuier. DG. Ø 2014. TT : 51'.

TECHNIQUE : 2,5/5

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Les deux concertos. Schmitt : J'entends dans le lointain...

Vincent Larderet (piano), Orchestre symphonique OSE, Daniel Kawka. Ars (SACD). Ø 2015. TT : 54'.

TECHNIQUE : 4/5

TECHNIQUE SACD : 4/5



Combat ravélien a priori inégal : d'un côté deux des artistes les plus en vue de leur génération, un orchestre prestigieux, de l'autre des musiciens discrets et un ensemble quasi inconnu. Et pourtant...

Les deux attelages proposent un couplage rare. Celui de Yuja Wang avait connu un précédent chez Chandos, à ceci près que Louis Lortie avait jeté son dévolu sur la version avec orchestre de la Ballade de Fauré. Dans le Concerto en sol, le jeu de la pianiste vaut pour son abattage (vitesse et précision d'attaques), sa virtuosité fantasque, son énergie désinhibée. Dans les mouvements extrêmes, la joie manifeste des interprètes est communicative. Le ratage de l'Adagio assai, cœur de l'œuvre, est en revanche sans appel. La longue phrase de la soliste, énamourée et flottante, brouillardieuse, affublée de nuances qui mettent à mal sa

stabilité, n'est pas tenue, et, dans ces conditions, ne peut s'élever. Le solo de cor anglais, dont la qualité n'est pas en cause, se fait insistant, alors que son ineffable mélodie devrait planer, un peu lointaine, sur une trame pianistique qui mériterait quant à elle plus de corps. Il en va de la richesse du tissu sonore.

Dans le Concerto pour la main gauche, l'artiste chinoise préfère l'héroïsme – sans vraie tension – au drame. Le deuxième solo est trop sentimental. L'intonation curieusement imparfaite des cordes n'empêche pas Lionel Bringuier de donner du relief aux passages les plus éclatants. Yuja Wang négocie avec une insolente facilité la cadence finale, fleuve tranquille plutôt que traversée tragique. La lumière de la Ballade de Fauré lui sied mieux que le romantisme noir : elle pare cette partition peu fréquentée d'une fraîcheur heureuse, d'un brio jamais ostentatoire.

En comparaison, le disque rival frappe par sa profondeur. Le Concerto pour la main gauche sonne puissamment, avec majesté. Vincent Larderet distille des phrasés d'une pureté splendide. Cette sensibilité dépouillée s'accompagne d'un son plein et ample. Belle direction de Daniel Kawka, à la tête d'un orchestre Ose qui, en dépit de traits parfois épais, en remonterait à d'autres plus célèbres et qui évite, contrairement à celui de la Tonhalle de Zurich certes plus agile, toute affectation des cordes. Le Concerto en sol privilégie la même intensité. Larderet met en valeur sa violence rentrée, sa mélancolie, plutôt que ses éclaboussures joyeuses et prestes. Chef et soliste font ainsi se rapprocher les deux œuvres, qui baignent dans un même sombre climat. Une interprétation plus dense que brillante, parsemée d'incises d'une robustesse marquée. Et rien ne viendra perturber la sérénité poignante de l'Adagio assai, un des plus vibrants de toute la discographie, conduit par le pianiste français avec une fermeté et une noblesse admirables.

En prime, la première mondiale de la version pour piano et orchestre, créée en 1930 par Jacques Février aux Concerts Colonne, de J'entends dans le lointain... de Florent Schmitt, inspiré en 1917 par Lautréamont, page qui déborde de sensualité morbide.

**Bertrand Boissard**

**RÉFÉRENCES :** Argerich/Abbado I (DG), Michelangeli/Celibidache (vidéo), Bernstein/National (vidéo) pour le Concerto en sol ; François/Cluytens (Emi), Duchable/Plasson (Emi) pour le Main gauche.